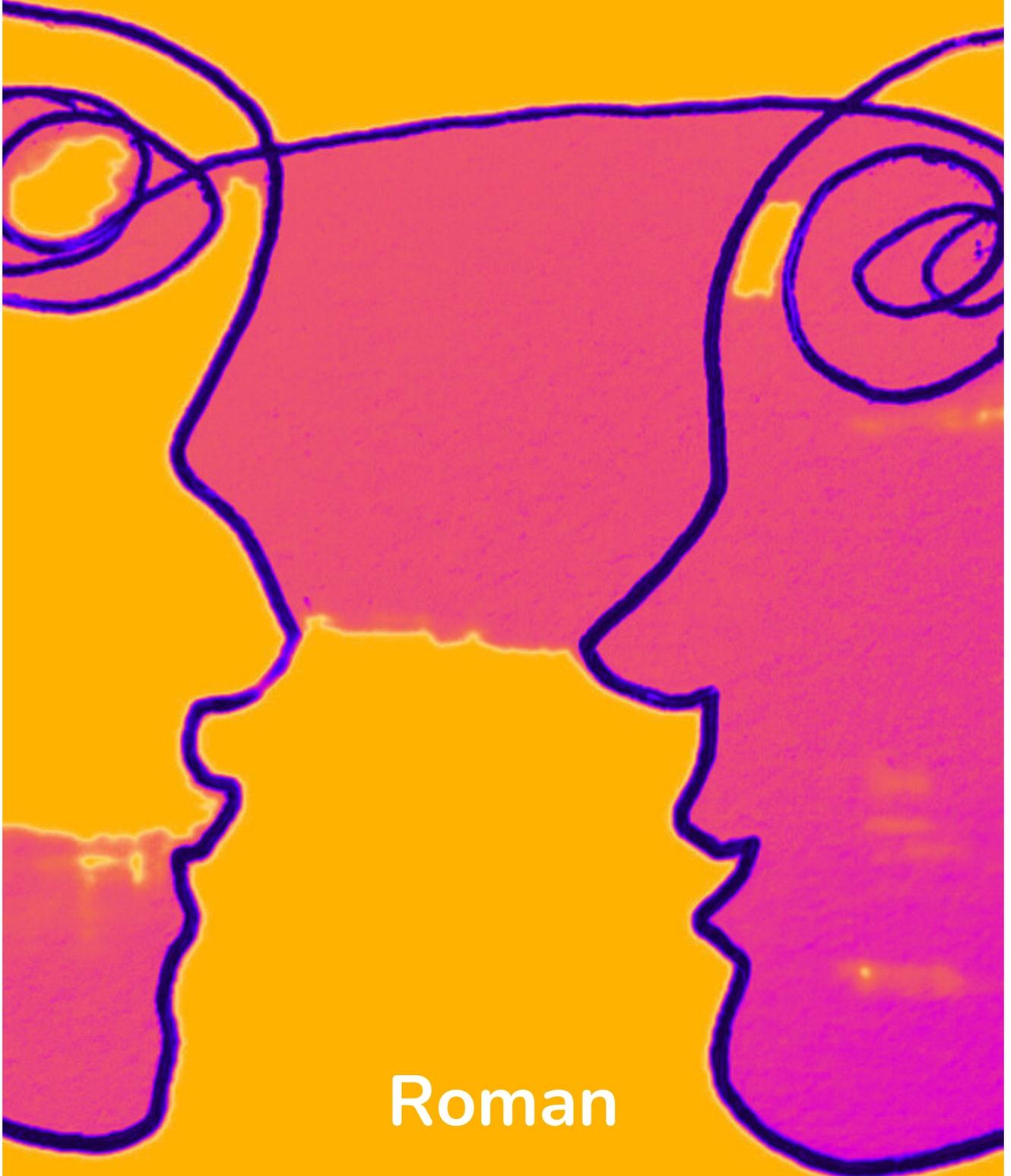


Laetitia Texier

ÉCARTS DE CONDUITE



Roman

Laetitia Texier

Écarts de conduite

© Laetitia Texier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5420-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes amis et ma famille,

« La carte n'est pas le territoire »

Alfred Korzybski

Selon SOPHIA

Maev gisait sur les rochers, le visage tourné vers le ciel, ses cheveux blonds mêlés de sang rouge grenat collés au sable, la jambe gauche exposée dans une position étrange. Elle ressemblait, du haut de cette falaise, à une fleur écarlate avec sa belle robe en soie blanche ou à une figue fraîche que l'on aurait ouverte en deux. C'est tout à fait hypnotique, s'était dit Sophia en la découvrant ce matin-là, le lendemain de la crémaillère de Maev et Jules.

Sophia s'était réveillée difficilement, les yeux douloureux, les cernes marqués et l'haleine chargée d'une femme plus si jeune qui avait largement abusé des cocktails. La fête avait été superbe, tardive et très arrosée. Son Gary, allongé sur le dos, ronflait allégrement, la bouche ouverte. Groggy, elle avait enfilé un maillot de bain deux-pièces échancré vert émeraude et une tunique verte à franges, avait jeté une serviette sur son épaule et s'était dirigée vers la plage. Prête à braver les cinq cents marches escarpées qui sillonnaient entre les pins, elle avait alors aperçu un attroupement, au bord de l'eau, en bas du piton rocheux où elle se trouvait. Il faisait déjà chaud, le ciel bleu dominait tout. L'ocre de la roche, le vert soutenu des pins et le bleu lagon de la mer explosaient dans sa tête bouillonnante.

Curieuse et un peu intriguée, elle avait dévalé maladroitement l'escalier en pierre constitué de hautes marches pentues et érodées par la mer, manquant de

s'écrouler tous les dix pas tant sa tête était lourde et embrumée. C'est là, au bout d'un nombre de marches incalculable, que Sophia l'avait reconnue. Ou plutôt reconnu la robe outrageusement courte qu'elle portait hier.

Cette robe dont elle lui avait parlé pendant des heures et qui lui allait si bien. Figée, Sophia ne parvenait pas à détacher son regard de ce spectacle. Elle se sentait comme flottante en dehors de son propre corps. Les seules choses qui attiraient son attention étaient les couleurs : bleu, ocre, vert, sable... Elle se rendit compte qu'elle était soudain devenue sourde, et muette aussi, mais que son champ visuel semblait s'être décuplé. Elle aurait été sous l'effet de champignons que ça n'aurait pas été différent.

Jules était au milieu d'eux et avait l'air dévasté. Assis sur un rocher, la tête dans les mains, il paraissait pleurer. Avec hier, c'était la deuxième fois, en vingt ans, que Sophia le voyait pleurer. On aurait dit un mauvais film, un polar de gare, un *Agatha Christie aux Baléares*.

Sans savoir pourquoi, Sophia se cacha derrière une énorme pierre ronde couleur crème, comme une enfant qui aurait fait une bêtise, et les observa. Quelques amis étaient là, chacun attelé à sa tâche, à son rôle. Les élus, c'est-à-dire la première cour, se serraient les uns contre les autres et se tenaient derrière Jules, certains en larmes, d'autres le regard tendu vers le sol. Le deuxième cercle, les « un peu moins proches » mais amis tout de même, s'étaient assis en rond sur le sable, un peu plus loin, et observaient la scène. On aurait dit un groupe

d'alcooliques anonymes qui se passaient le bâton de parole, tant leur attitude semblait respectueuse et empreinte de compassion. Elle ne voulait pas qu'ils la voient, là, muette et sans peine. Ça aurait été affreux pour Jules, elle aurait sûrement balbutié n'importe quoi comme à chaque fois qu'elle ne savait pas quoi dire.

Elle se souvint qu'un jour, attablée avec des amis, elle avait quand même répété au plus gros d'entre eux qu'elle n'était jamais sortie avec un homme corpulent, car ils ne l'attiraient pas.

Et ce, droit dans les yeux, sans se rendre compte de rien. C'était Gary qui le lui avait raconté le lendemain. Affreusement gênée, elle avait évité cette personne pendant plusieurs mois. Elle s'était sentie misérable et asociale durant tout l'été qui avait suivi.

Toujours cachée, elle regardait la scène, sidérée, anesthésiée et douée de cette hyperacuité soudaine. Personne ne savait comment il pouvait réagir face à une situation extrême, elle pouvait vous le confirmer. Maev... son âme sœur, écrasée sur ce rocher le lendemain de sa crémaillère. Elle était abasourdie par ce qu'elle voyait. Son cerveau fit la bascule pour la ramener à la veille et visualiser cette magnifique fête avec une cinquantaine d'amis venus de partout pour célébrer l'achat de cette *finca* magique sur cette île espagnole et fêter par la même occasion la nouvelle vie de Maev, ici. Son homme et elle devaient y vivre à deux, plus tard, et finalement Maev y habitait seule depuis quelques mois. Ils

avaient l'air tous les deux de s'accommoder parfaitement de ce changement de programme et il était prévu que Jules la rejoigne un jour.

Cette belle fête avait célébré l'amitié et l'amour avec un grand A. Jules et Maev formaient un couple iconique, pour beaucoup d'entre eux. Certains se demandaient comment ils arrivaient à surmonter toutes leurs épreuves en semblant toujours amoureux. Hier, ils avaient pris la parole tour à tour et Maev avait fait un discours très touchant qui avait rendu chaque homme larmoyant et chaque femme jalouse. Lui, Jules, élégant, drôle, regardant Maev dans les yeux, lui avait raconté à quel point il était heureux de cet achat, il avait décrit avec beaucoup d'humour comme il l'aimait... telle qu'elle était. C'est cette parole-là qui avait marqué tout le monde..., qu'il l'aimait telle qu'elle était, avec tous ces défauts. Et Dieu sait qu'elle en avait. C'était sa *Bridget Jones* à lui..., mais en moins grosse. Jules n'avait rien dit sur son installation prématurée ici, sans lui. Il n'avait pas manifesté auprès de ses proches un quelconque mécontentement quant à la décision un peu saugrenue de sa femme. Maev est... était la personne la plus exaspérante, séduisante, charismatique, empathique et égocentrée que l'on puisse rencontrer. C'est la meilleure amie de Sophia... C'était... sa meilleure amie.

Sophia se souvint qu'elle l'avait rencontrée durant un de ses premiers jobs à Paris. Elle s'appelait Maeva, mais tout le monde la nommait Maev. Elles vendaient de l'espace publicitaire dans un magazine national qui marchait très bien. Maev avait amusé Sophia et l'avait approchée frontalement, comme ça,

puis choisie. Elle avait décidé qu'elles seraient amies et elles l'étaient devenues tout de suite, simplement. Elles sortaient beaucoup, elles étaient jeunes, sûres d'elles, pas encore mamans et l'avenir leur appartenait. Elles avaient vingt-cinq ans quand elles s'étaient rencontrées. Maev était drôle et affirmée. Sophia s'était sentie privilégiée d'avoir été choisie, elle qui se sentait gauche et peu assurée avec les autres, à cette époque. Le goût de la « bonne vanne » et du bon vin les avait très vite réunies. Sophia se savait piquante et n'hésitait jamais à sortir un bon mot pour amuser son amie.

Aujourd'hui, elles avaient quarante-cinq ans et Maev était morte. Sophia se le répétait, depuis maintenant vingt minutes, pour essayer d'y croire. Maev faisait partie des personnes que l'on imaginait immortelles, ces personnes qui bouffaient la vie, s'en régalaient et en reprenaient encore. Ces gens qui semblaient plus importants que les autres, plus vivants, mais qui mouraient aussi. Bêtement, par accident. Car c'était bien un accident ? Le doute la submergea d'un seul coup et son esprit se mit de nouveau à fouiller le passé comme si elle avait besoin de ça pour croire au fait que Maev avait été vraiment vivante. Après quelques mois à travailler ensemble, manger ensemble, rire ensemble, boire ensemble, elles étaient petit à petit devenues inséparables et avaient décidé de s'offrir un dîner à quatre avec leurs maris.

Chacun sait que le dîner à quatre est l'épreuve incontournable pour donner une chance à une amitié naissante de perdurer. Si les quatre ne s'entendaient pas, les femmes resteraient amies, peut-être, mais de loin en loin, car leurs vies

parisiennes, remplies de bruit et de fureur, leur donneraient peu de temps et d'occasions de se retrouver. Alors que, si tous s'entendaient, ils pourraient créer quelque chose de plus grand, de plus beau, mais aussi de plus complexe : une famille. Et c'est ce qui s'était passé avec Jules, Maev, leur fils Max et Gary, Sophia et leur fils Paul. Ils étaient devenus une famille. Maev était d'ailleurs nommée « tata Maev » par Paul et Jules « tonton Jules ». Ensemble, ils avaient vu leurs enfants naître, ils étaient partis en vacances, avaient fait la fête, s'étaient engueulés, plus parlés, puis retrouvés.

Sophia et Maev avaient été de jeunes femmes, des épouses, puis des mères, et des quarantennaires accomplies. Sophia connaissait les failles de son amie et inversement. Elles avaient appris à les accepter et en rire. Seule Maev savait que Sophia pouvait détester le violet un jour et en porter de la tête au pied le lendemain, s'insurger contre des idées de droite et en faire l'éloge un mois plus tard. Maev était capable de dire des choses horribles quand elle avait trop bu et était susceptible de faire rire tout le monde ou semer le trouble selon son envie du moment. Elle était souvent au centre de l'attention et ça ne plaisait pas toujours à certains. Sophia était plus effacée, mais toujours tout près derrière son amie. Ça lui allait à l'époque, la plupart du temps. Elle avait une particularité amusante et aussi exaspérante selon Maev : elle pouvait répéter la même histoire aux mêmes personnes, en boucle, quand quelqu'un avait dit ou fait quelque chose qu'elle jugeait irrespectueux. Sophia n'aimait pas son corps, Maev adorait le sien, alors qu'à vrai dire Sophia n'avait rien à lui envier. Elle était longue et